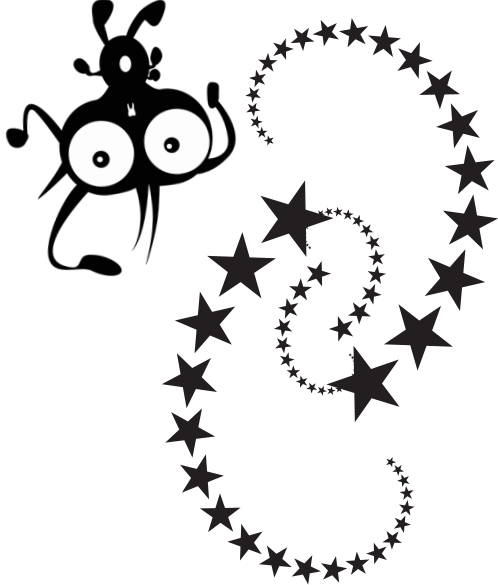




JOURNAL DE VISITE



Commissariat

Marianne Derrien, Luca Avanzini, Thomas Maestro

Maïssane Alibrahimi
Mirella Bentivoglio
Stéphanie Cherpin
Pauline Curnier Jardin
Marina Faust
Agnès Geoffray
Liên Hoàng-Xuân
Maria Lai
Hyewon Mia Lee
Louisa Marajo
Anita Molinero
Niki de Saint Phalle
Apolonia Sokol
Alexiane Trapp



FEUX DE JOIE

« J'ai envie de sortir, de courir dans ce soleil joyeux qui répète : tu es libre.
La douceur de ne plus attendre, de ne plus dépendre d'une autre volonté.
Personne ne me retirera plus cette douceur. »

Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, p. 353-354 (Editions Le Tripode)

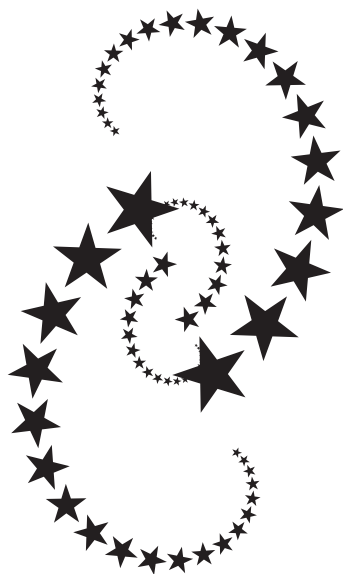
Allumés lors de réjouissances populaires et ancestrales, les feux de joie marquent les changements de saison dans de nombreuses cultures. L'action des flammes est paradoxale, à la fois destructrice et régénératrice des sols agricoles. Construite et attisée comme un feu, la joie est une quête personnelle et une force transformatrice collective.

Co-curatée avec la commissaire invitée Marianne Derrien, l'exposition *Feux de joie* réunit les œuvres de quatorze artistes de différentes générations et nationalités autour d'un roman fondateur : *L'Art de la joie*. Écrit entre 1967 et 1976 par Goliarda Sapienza (1924–1996, IT), publié à titre posthume en 2005, ce livre raconte l'histoire de Modesta. Née en Sicile le 1er janvier 1900, elle est une femme déterminée à vivre contre toute convention sociale et politique de son temps, choisissant ses ami·es, ses amours et ses combats.

Sans chercher à illustrer ce roman d'initiation, l'exposition fait écho aux grandes étapes de vie, intime et politique, de sa protagoniste : l'éloge de l'apprentissage et de la transmission, le goût de la révolte, la résistance aux oppressions sociales, le choix de ses amours et affects, l'errance, mais aussi l'isolement et l'enfermement. Réactivant l'histoire des lieux, l'hôtel d'Anglemont ayant accueilli un pensionnat pour jeunes filles, les œuvres invitent à une échappée joyeuse, libre et étincelante.

BOUM ! La saison du Centre culturel Jean-Cocteau

La saison d'art contemporain 2025-2026 du Centre culturel propose un parcours en quatre expositions festives et collectives. Chaque chapitre mêle réflexion critique et historique, élan collectif et participation active et suggère des formes de résistance joyeuse, sur les chemins de la liberté et des pratiques artistiques partagées. Le graphisme de la saison est réalisé par le duo Traduttore, traditore.



COUR



AU-DELÀ DE L'HORIZON

« - Je voulais te demander ce que c'est la mer.

- ... La mer, c'est une étendue d'eau profonde comme l'eau du puits qui se trouve entre notre domaine et cette mesure qui est votre maison. Seulement, elle est bleue, et, quoi que tu fasses, tu ne peux pas voir où elle finit. Mais qu'est-ce que tu veux comprendre ! Tu es sotte et même si t'étais pas sotte, les femmes, comme dit mon père, depuis que le monde est monde, ne comprennent rien à rien. »

Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, p.11

Dès les premières pages de *L'Art de la joie*, roman qui inspire notre exposition, la jeune Modesta est attirée par l'horizon de la mer. Née le 1er janvier 1900 en Sicile, une île où être assignée femme à la naissance laisse peu d'horizons de liberté, elle porte néanmoins en elle une énergie prête à tout régénérer, comme le volcan de sa terre natale. Par la seule force de sa volonté, au fil des rencontres, elle réécrit son destin en redéfinissant les limites qui l'emprisonnent "depuis que le monde est monde".

Deux papillons monumentaux posés dans la fontaine et sur la façade de l'hôtel d'Anglemont sont les symboles de cette métamorphose (**Liên Hoàng-Xuân**). Ils semblent s'emparer du bâtiment tout en invitant à entrer dans l'exposition pour suivre cet élan de transformation. Sous leurs ailes, une vidéo diffuse une œuvre-performance de **Maria Lai**, doyenne des artistes invitées, elle aussi née sur une île, la Sardaigne. Appelée par son village natal à ériger un monument aux morts, elle s'y refuse. Elle réalise, avec la participation de tous·tes les habitant·es, un monument aux vivant·es : un ruban bleu ciel qui passe de fenêtre en fenêtre, relie les maisons à la montagne et dessine une ligne d'horizon commune.

Liên Hoàng-Xuân

Née en 1995 à Paris, vit et travaille entre Beyrouth (Liban) et Paris

Dusty Bride, 2025

(œuvre dans le bassin)

Acier, tissu, vitrificateurs et vernis, cerflex, câbles d'acier, encres, argile blanche, cuivre

4,10 m x 1,50 m x 1,30 m

Courtoisie de l'artiste

Sunkissed-Sunwashed Butterfly, 2025

(œuvre sur la façade)

Acier, encre, vitrificateurs et vernis, cerflex

2,5 m x 1,50 m x 10 cm

Courtoisie de l'artiste

Les œuvres de Liên Hoàng-Xuân, artiste d'origine vietnamienne, tunisienne et française, évoquent des trajectoires familiales et sentimentales, plongées au cœur d'un monde post-industriel sans repères fixes.

C'est un souvenir d'enfance qui est à l'origine des œuvres qu'elle présente ici, celui de cigognes migratrices faisant leurs nids sur les pylônes électriques le long des routes brûlées par le soleil en périphérie de Tunis. Dans ces sculptures, les oiseaux sont remplacés par des papillons liés à l'idée de métamorphose. Construits en métal et en tissu, ils sont sensibles à leur environnement (soleil, pluie...) et changent au cours du temps.

Au-delà d'une critique des récits imposés par la société contemporaine, Liên Hoàng-Xuân invite à considérer le potentiel d'auto-transformation qui réside en chacun-e, à contre-courant des assignations de genre, d'origine ou de classe.



Maria Lai

1919-2013 (Ulassai, Italie / Cardedu, Italie)

Tonino Casula, Legare collegare, 1981

Film documentaire de l'intervention *Legarsi alla montagna* de Maria Lai, réalisée dans le village d'Ulassai (Sardaigne) le 8 septembre 1981.

15"42'

Courtoisie de Ilisso Edizioni

En 1979, la mairie d'Ulassai (Sardaigne), village natal de Maria Lai, lui demande de réaliser le monument aux morts qui manque aux habitant·es. Déconcertée par la commande, l'artiste propose plutôt de créer une œuvre pour les vivant·es.

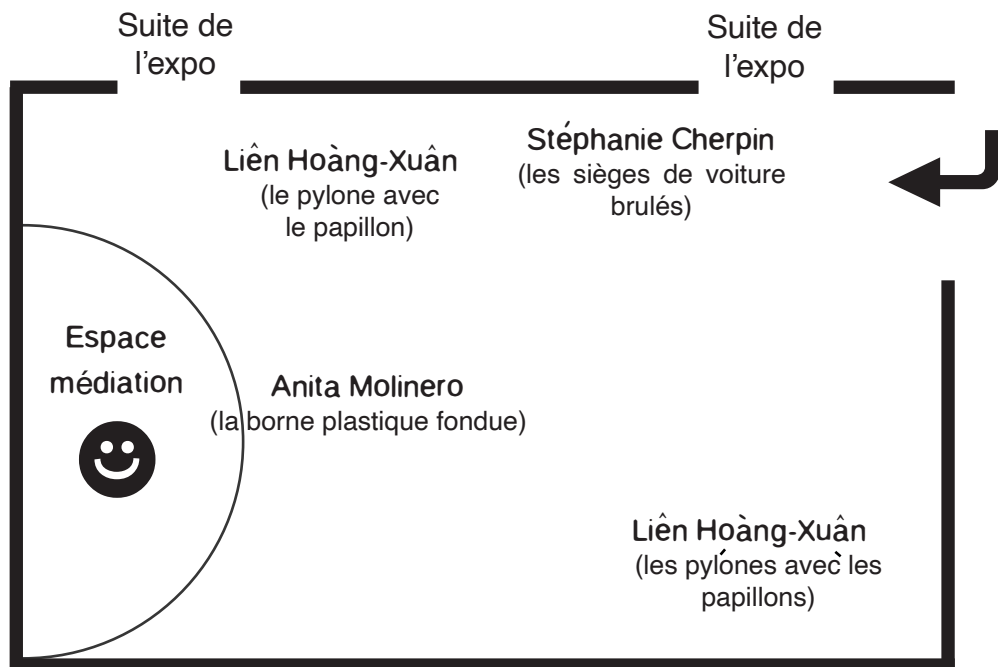
De retour au village, elle interroge les ancien·nes sur les légendes locales, celles qui rassemblent la communauté au-delà des conflits et des rancœurs qui la traversent. Une histoire revient dans toutes les mémoires : lors d'une tempête, une jeune fille, réfugiée dans une grotte avec des bergers et leurs troupeaux, voit apparaître un ruban céleste. Attirée à l'extérieur, elle sort juste avant que la grotte ne s'effondre.

À partir de ce récit, Maria Lai propose aux habitant·es de relier « avec un ruban les maisons les unes aux autres, comme quand on a peur et qu'on se prend par la main ». L'artiste met en place un langage secret. Entre deux foyers unis par l'amour, elle entrelace un pain dans le ruban. Lorsqu'il y a de l'amitié, elle fait un nœud. Et quand la rancœur relie deux maisons, le fil passe tout droit. Le 8 septembre 1981, jour qui réunit la fête de la Vierge et l'armistice de la Seconde Guerre mondiale, tous·tes les habitant·es d'Ulassai sortent dans la rue et relient leurs maisons, transformant le village en un immense métier à tisser. Trois alpinistes portent le ruban céleste jusqu'au sommet de la montagne, en signe de lien et de paix avec la nature.



JARDIN D'HIVER

LE VENT QUI EMPORTE



Stéphanie Cherpin

Danse sur moi, 2022

Siège de voiture, reste de veste, fragments de tee-shirt, moulage de feuille d'agave en aluminium,

canette, prothèses ongulaires, béton, chaîne, peinture, ruban adhésif

Dimensions variables

Courtoisie de l'artiste et du Frac Normandie

Liên Hoàng-Xuân

Oxyd butterfly, 2025

Acier, cuivre, feuille à dorer, acides et minéraux, vitrificateurs et vernis, cerflex, vidéo

3,50 m x 1,30 m x 1,30 m

Online Butterflies, 2025

Acier, cuivre, encre, peinture automobile, vitrificateurs et vernis, cerflex, vidéo

2,50 m x 1,50 m x 1,30 m

Courtoisie de l'artiste

Anita Molinero

Née en 1953 à Floirac, vit et travaille à Paris

Borne à chantier à deux mandibules, 2007

Borne de chantier en polypropylène

150 x 90 x 130 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Christophe Gaillard



ESPACE MEDIATION

* Chaises et des coussins pour vous poser et reposer

* Crayons et livrets d'activités pour découvrir autrement les œuvres ou griffonner ce qui vous traverse l'esprit

* Une sélection de livres et de BDs par la Bibliothèque en consultation sur place



LE VENT QUI EMPORTE

« Tu as dans les yeux comme un vent qui emporte. »

Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, p. 371

Dans le jardin d'hiver commence une cavale. Il n'y a personne à l'horizon, et pourtant on croit encore sentir l'odeur du gasoil et des pneus brûlés sur la route.

Le vent pousse à la fugue et transforme tout sur son passage. À la façon de Thelma et Louise, héroïnes du film éponyme (Ridley Scott, 1991), qui fuient la violence des hommes à bord d'une décapotable, nous retrouvons les traces de Modesta dans un paysage désertique et brûlé, digne d'un film post-apocalyptique.

Des sièges calcinés d'un coupé semblent à peine avoir été abandonnés : débris d'un passé proche, en voie de métamorphose, prenant la forme d'un cyborg. *Danse sur moi*, le titre de l'œuvre, semble donner la parole à cette carcasse métallique (**Stéphanie Cherpin**). Des papillons merveilleusement mutants nichent sur des pylônes électriques au milieu d'écrans publicitaires affichant des stéréotypes kitsch féminins. **Liên Hoàng-Xuân**, artiste d'origine vietnamienne et tunisienne, a grandi en observant ces images défilant sur des panneaux poussiéreux le long des autoroutes autour de Tunis, lorsqu'elle allait y voir sa famille en été. Ce sont d'ailleurs sa sœur et ses amies qui (dé)jouent sur les écrans ces modèles de beauté. Rien ne semble pouvoir arrêter cette échappée : même une borne routière s'est métamorphosée par le feu en une étrange plante carnivore (**Anita Molinero**).

Derrière cette grande mandibule, un espace vous est réservé, matérialisé par une demi-lune de moquette rouge. Ici, vous pouvez lire, dessiner, vous reposer. Des ressources accompagnent votre découverte des œuvres, des livres nourrissent la réflexion autour de l'exposition, et des albums pour les plus jeunes sont à votre disposition.



Stéphanie Cherpin

Née en 1979 à Paris, vit et travaille à Marseille et à Nice

Danse sur moi, 2022

Siège de voiture, reste de veste, fragments de tee-shirt, moulage de feuille d'agave en aluminium, canette, prothèses ongulaires, béton, chaîne, peinture, ruban adhésif
Dimensions variables
Courtoisie de l'artiste et du Frac Normandie

Comme dans une casse automobile, où Stéphanie Cherpin récupère souvent des matériaux, ses œuvres sont des assemblages d'éléments divers, parfois difficilement reconnaissables. Tels des cyborgs, ils évoquent le monde industriel tout en empruntant des formes à la nature, et semblent animés d'une vie organique. À la manière d'une archéologie du présent, ces sculptures rappellent, par l'accumulation des objets et des matériaux qui les composent, la multiplicité et la complexité du monde contemporain. Avec la force d'improvisation d'un slam et de transformation de l'auto-tune, cette sculpture hybride, Danse sur moi, forme un agglomérat de souvenirs et de fragments d'histoires, comme un morceau de musique. Se libérant des visions virilistes associées à l'automobile et au road-trip, cette voiture désossée, dont ne subsistent que les sièges brûlés, devient la ruine d'un temps oscillant entre passé et futur.

Liên Hoàng-Xuân

Née en 1995 à Paris, vit et travaille entre Beyrouth (Liban) et Paris

Oxyd butterfly, 2025

Acier, cuivre, feuille à dorer, acides et minéraux, vitrificateurs et vernis, cerflex, vidéo
3,50 m x 1,30 m x 1,30 m
Courtoisie de l'artiste

Online Butterflies, 2025

Acier, cuivre, encre, peinture automobile, vitrificateurs et vernis, cerflex, vidéo

2,50 m x 1,50 m x 1,30 m

Courtoisie de l'artiste

Les œuvres de Liên Hoàng-Xuân, artiste d'origine vietnamienne, tunisienne et française évoquent des trajectoires familiales et sentimentales, plongées au cœur d'un monde post-industriel sans repères fixes.

C'est un souvenir d'enfance qui est à l'origine des œuvres qu'elle présente ici, celui de cigognes migratrices faisant leurs nids sur les pylônes électriques le long des routes brûlées par le soleil en périphérie de Tunis. Dans ces sculptures, les oiseaux sont remplacés par des papillons liés à l'idée de métamorphose.

Sur les écrans, les jeunes femmes que l'on aperçoit rappellent l'univers visuel des publicités cosmétiques du Moyen-Orient. Sculptures et vidéos se répondent, mêlant symboles de la consommation, du divertissement grand-public et du monde virtuel, pour montrer comment ces derniers façonnent les corps, les désirs et les destins de nombreuses personnes à travers le monde.

Au-delà d'une critique des récits imposés par la société contemporaine, Liên Hoàng-Xuân donne à voir le potentiel d'auto-transformation qui réside en chacun-e, à contre-courant des assignations de genre, d'origine ou de classe.

Anita Molinero

Née en 1953 à Floirac, vit et travaille à Paris

Borne à chantier à deux mandibules, 2007

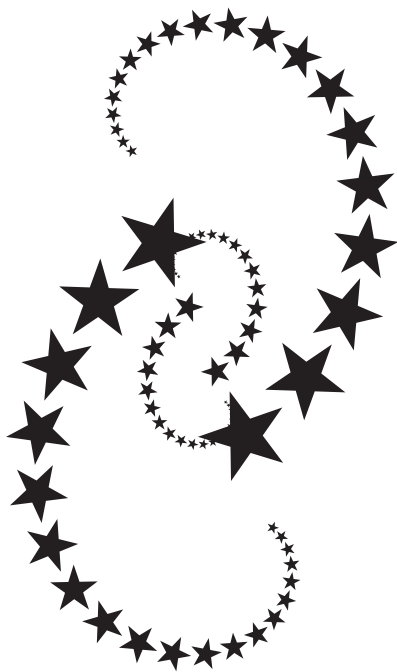
Borne de chantier en polypropylène

150 x 90 x 130 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Christophe Gaillard

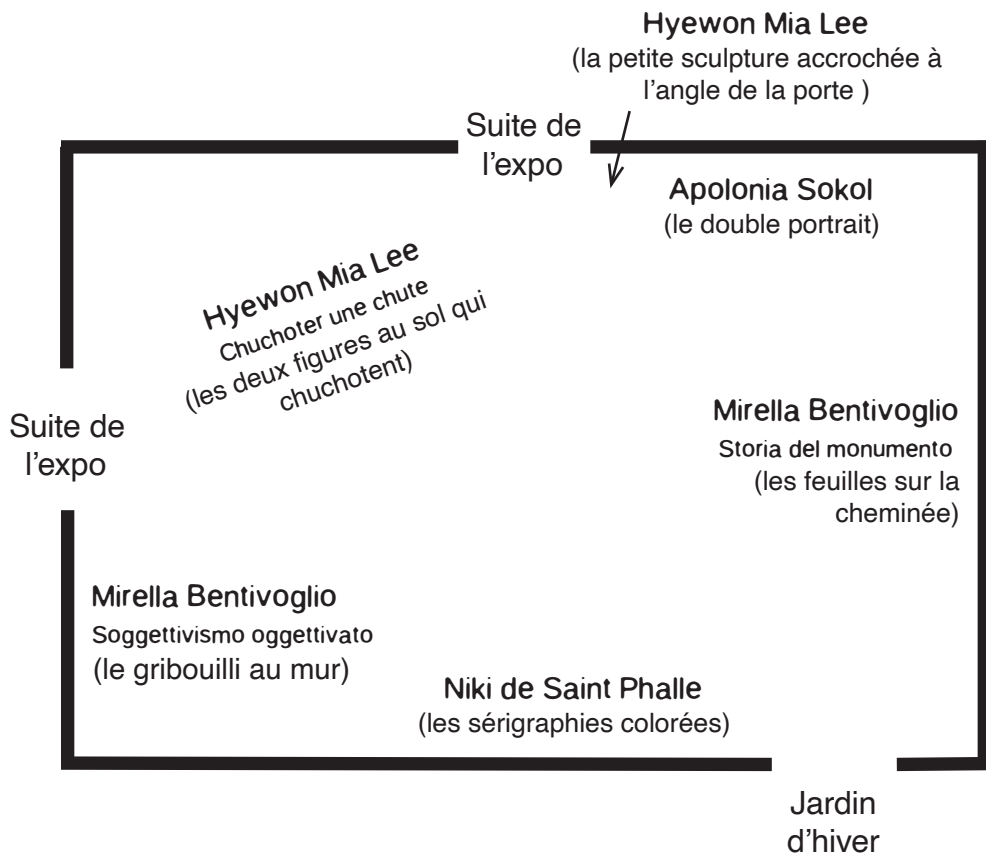
Anita Molinero qualifie de « formes-fictions » ses œuvres mutantes, témoins des tumultes d'un monde contemporain industrialisé. Gisant au sol, cette sculpture semble muter en une fleur géante monstrueuse ou un animal surdimensionné prêt à nous dévorer. Rien de tout cela, l'œuvre est une borne de chantier en plastique que l'artiste a récupérée et remodelée par la chaleur.

De la récupération à la distorsion d'objets issus de la pétrochimie, Anita Molinero cherche un équilibre entre une forme identifiable et informe, entre résistance de la matière et impact de son geste. À la fois reconnaissable et altérée, l'œuvre est un « crash » esthétique. Sous l'action du feu, de la chaleur et des manipulations, cette exploration des limites et des pulsions produit des cavités, des coulures et d'innombrables nuances chromatiques sur les surfaces plastiques.



SALLE CENTRALE

MON COEUR, OEIL ET CENTRE



Apolonia Sokol

La clé, 2025

Huile sur toile, 92 x 65 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie THE PILL®

Niki de Saint Phalle

La Femme (Portrait of Mimi) or Clarissa, 1995

Sérigraphie, 72,5 x 57,5 cm

Clock Head, 1970

Sérigraphie, 83 x 63,5 cm

Why Don't You Love Me?, 1968

Sérigraphie, 47 x 67 cm

My Love Why Did You Go Away?, 1968

Sérigraphie, 47 x 67 cm

My Love What Shall I Do If You Die?, 1968

Sérigraphie, 47 x 67 cm

L'Arbre, 1970

Sérigraphie, 72,5 x 57,5 cm

Courtoisie de la Galerie Mitterrand et de la Niki Charitable Art Foundation

Mirella Bentivoglio

Storia del monumento, 1968

8 feuilles imprimées contenus dans un dossier imprimé, 34,7 x 24 cm

Soggettivismo Oggettivato, 1972

Litographie, 21 cm x 26,8 cm

Courtoisie de l'Archivio Mirella Bentivoglio

Hyewon Mia Lee

Chuchoter une chute, 2024 Plâtre, stratifié, cire usinable, résine époxy, perruques, acrylique sur soie, silicone, panneaux de bois, bois sculpté, tissu brillant brodé, vêtements de coton, soie et cuir rembourrés, rubans, impression sur papier, mécanismes de machines à coudre et pompe

115 x 90 x 260 cm

Les ongles de mon amour mangés par un rat, 2025

Bois, résine epoxy, peinture acrylique, fil de fer, cochonnet en bois, porte-bijoux, boîte à clés coupée,

crochet à clou

45 x 24 x 19 cm

Courtoisie de l'artiste

MON COEUR, OEIL ET CENTRE

« Et je vois mon cœur, œil et centre, horloge et valve de mon espace charnel. »
Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, p. 318

Si cette exposition était un corps, cette salle nous rapprocherait du cœur, pompe d'un fluide régénérateur pour un système fatigué. Ici, tout se relie, se soutient et s'unit.

Deux femmes, l'une sur les genoux de l'autre, nous regardent droit dans les yeux. Leurs mains se serrent, leurs doigts s'entrelacent comme des racines. Autoportrait de l'artiste **Apolonia Sokol** et de son am(i)e-sœur, toutes deux issues de diasporas, l'œuvre nous indique que le partage et l'entraide sont pour elles un refuge.

Dans un ensemble de sérigraphies réalisées par **Niki de Saint Phalle**, les corps dansent, s'aiment, puis se perdent et s'oublient, contre toute forme de possession. Allongées au sol, deux amies s'aiment et communiquent par battements cœur et respirations : horloges et valves de nos espaces charnels (**Hyewon Mia Lee**).

Comme Modesta dans le livre, la stratégie de la joie* est celle des alliances animées d'un feu intérieur : c'est dans la relation à l'autre — amoureuse, amicale et politique — qu'il devient possible de réécrire son destin. Les monuments s'écroulent sur leurs fondations, l'individu se démêle des attendus des autres (**Mirella Bentivoglio**). C'est en refusant les normes que l'on peut entraîner les autres avec soi.

* Paul B. Preciado. « La joie est une technique de résistance », interviewé par Apolline Bazin, *Manifesto.XXI*, 29 juin 2020.



Apolonia Sokol

Née en 1988 à Paris, vit et travaille à Paris

La clé, 2025

Huile sur toile

92 x 65 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie THE PILL®

Apolonia Sokol peint des personnes qu'elle aime et qui lui sont proches. Son travail place les affects au premier plan et affirme une vision du monde où les émotions et la vulnérabilité sont une force vive. Ses portraits deviennent ainsi des outils politiques, à rebours des tendances de domination qui voudraient priver certain·es de leur identité.

Cette peinture représente deux femmes, l'artiste elle-même et l'une de ses plus proches amies assise sur ses genoux. Elles fixent le·a spectateur·rice droit dans les yeux, avec un calme et une force assumés. Leurs mains sont jointes, un geste qui les unit face à l'adversité du monde. Sur le t-shirt de l'une d'elles est peinte une clé. Cet élément mystérieux nous entraîne dans la complexité d'une relation dont on ne saisit pas tous les contours.

Pour Apolonia Sokol, qui a des origines polonaises et danoises et dont la famille a subi la violence des goulags de Staline, cette clé est le symbole de la diaspora et de l'exil, l'objet qu'on garde quand on est expulsé·es de chez soi. Elle n'ouvre plus la porte d'aucun domicile, mais garde son histoire dans une mémoire collective.

Hyewon Mia Lee

Née en 1996 à Gwangju (Corée du Sud), vit et travaille à Paris

Les ongles de mon amour mangés par un rat, 2025

Bois, résine epoxy, peinture acrylique, fil de fer, cochonnet en bois, porte-bijoux, boîte à clés coupée,

crochet à clou

45 x 24 x 19 cm

Courtoisie de l'artiste



Le titre *Les ongles de mon amour mangés par un rat* vient d'une histoire populaire coréenne : si l'on se coupe les ongles la nuit et qu'un rat les mange, il pourrait se transformer en notre double. Cela signifie que rien ne peut vraiment disparaître, car tout peut soudainement reprendre vie. L'artiste traduit ce conte dans une sculpture réalisée à partir de restes de son propre travail : des tirages ratés en résine qui évoquent des blessures en train de guérir, des fragments métalliques, un cœur creux, comme une mue, réalisé à partir du moule d'une autre œuvre. Tout se réincarne : les restes deviennent les symboles de ce qui subsiste de relations passées, d'échecs, d'amours manqués.

Un papillon rouge semble émerger du cœur. Il évoque à la fois le sang et la guérison. En Corée du Sud, on associe souvent le papillon à l'âme. Ici, c'est une âme blessée qui prend forme, qui se durcit pour guérir, comme un individu qui, cycle après cycle, construit son histoire et son identité.

Hyewon Mia Lee

Née en 1996 à Gwangju (Corée du Sud), vit et travaille à Paris

Chuchoter une chute, 2024

Plâtre, stratifié, cire usinable, résine époxy, perruques, acrylique sur soie, silicone, panneaux de bois, bois sculpté, tissu brillant brodé, vêtements de coton, soie et cuir rembourrés, rubans, impression sur papier, mécanismes de machines à coudre et pompe

115 x 90 x 260 cm

Courtoisie de l'artiste

Hyewon Mia Lee s'intéresse aux récits de femmes non officiels ou oubliés. Allongées au sol, deux figures se font face et forment un abri pour se désirer, s'aimer, tout en se cachant du regard des autres. Le titre de l'œuvre fait référence à un livre coréen qui raconte l'histoire d'une femme tentant de s'éloigner du système patriarcal traditionnel. Face à la violence d'un homme incapable d'accepter sa volonté, elle va perdre la vie.

En coréen, le mot « chute » (chura) signifie à la fois tomber et décevoir : décevoir son père, son grand-père, trahir l'ordre des choses. C'est une chute morale, souvent associée au féminisme ou à l'homosexualité. À l'abri de toute morale, les deux corps de l'installation chuchotent,

comme le font des adolescent·es au téléphone. Les mots ne sont plus nécessaires : ce sont les battements de leurs cœurs et le rythme de leurs respirations qui leur permettent de communiquer secrètement.

Niki de Saint Phalle

1930-2002 (Neuilly-sur-Seine, France / San Diego, États-Unis)

La Femme (Portrait of Mimi) or Clarissa, 1995

Sérigraphie

72,5 x 57,5 cm

Clock Head, 1970

Sérigraphie

83 x 63,5 cm

Why Don't You Love Me?, 1968

Sérigraphie

47 x 67 cm

My Love Why Did You Go Away?, 1968

Sérigraphie

47 x 67 cm

My Love What Shall I Do If You Die?, 1968

Sérigraphie

47 x 67 cm

L'Arbre, 1970

Sérigraphie

72,5 x 57,5 cm

Courtoisie de la Galerie Mitterrand et de la Niki Charitable Art Foundation

Autodidacte et membre du mouvement des Nouveaux Réalistes dans les années 1960, Niki de Saint Phalle place sa vie au cœur de son art. Ses amours, angoisses et traumatismes sont la matière première de ses dessins, qu'elle utilise pour donner une forme à ses émotions. Elle utilise souvent des symboles de la mythologie et des croyances populaires. Livrant

une œuvre engagée et féministe, elle y exprime une vision inclusive et joyeuse de l'union : l'amour comme réponse à la violence, au rejet, à la peur de l'autre, au racisme. Les êtres humains et non-humains se choisissent librement, sans soumission à la norme sociale, et sont égaux·les à travers leurs différences. L'artiste répond à l'exclusion par la tendresse. C'est sa manière d'affirmer que la liberté la plus entière passe aussi par le droit d'aimer qui l'on veut, envers et contre tout.

Contre les éternels clichés liés aux femmes, les Nanas, enfantines, robustes plutôt que voluptueuses, apparaissent dans son travail en 1965, au moment de l'émergence des mouvements de libération sexuelle des années 1960-1970. L'artiste explique que ces Nanas sont « libérées du mariage et du masochisme. (...) Elles sont elles-mêmes, elles n'ont pas besoin de mecs, elles sont libres, elles sont joyeuses ».

Mirella Bentivoglio

1922-2017 (Klagenfurt, Autriche / Rome, Italie)

Storia del monumento, 1968

8 feuilles imprimées contenus dans un dossier imprimé

34,7 x 24 cm

Courtoisie de l'Archivio Mirella Bentivoglio

Storia del monumento [Histoire du monument] est une œuvre verbo-visuelle. Elle s'inscrit dans le courant de la poésie concrète qui développe, dans les années 1960, une réflexion sur le langage comme image, en jouant sur la relation entre le signifiant des mots (leur forme) et le signifié (ce qu'ils veulent dire).

Composée de six planches, elle est conçue comme une histoire. La séquence commence par la visualisation du mot « monumento », écrit de manière à former l'image d'un monument traditionnel : une colonne raide qui rappelle les symboles du fascisme, surmontée d'un « M » de style mussolinien. C'est un monument à un « nume » (divinité, principe sacré), donc à quelque chose doté d'une forte autorité institutionnelle. Les lettres N, T, O dessinent un visage, comme dans un jeu.

L'histoire évolue avec un premier glissement des mots : les deux colonnes qui soutiennent le monument sont « me » (moi) et « tu » (toi), séparées par « non ». C'est le premier passage du dédoublement : du « nume »

(nume) on passe à « nome » (nom), puis à un problème d'identité : « me non tu » (moi, pas toi).

Dans la troisième planche, la forme se désagrège, les lettres se recomposent en une série de nouveaux mots. Le « nome » (nom) reste présent, mais plus petit et unique ; le « me » (moi) demeure central : la question du « moi » est au cœur de l'œuvre de Bentivoglio. Apparaissent aussi « muto » (« muet », mais aussi « je change », du verbe mutare) et « mento » (« je mens »). « Je change », « je me tais », « je mens » : tout est en mouvement.

Dans la quatrième planche, la forme « monumento » est complètement désintégrée. Il reste juste le « M » qui est sur le point de tomber.

Dans la cinquième, il n'y a même plus de lettres : toute forme est détruite.

Dans la sixième, on arrive à un nouvel équilibre : le « M » est dissous, il n'y a plus aucune lettre entière, mais un nouveau système de formes apparaît, doté de sa propre harmonie.

Mirella Bentivoglio

1922-2017 (Klagenfurt, Autriche / Rome, Italie)

Soggettivismo Oggettivato, 1972

Litographie

21 cm x 26,8 cm

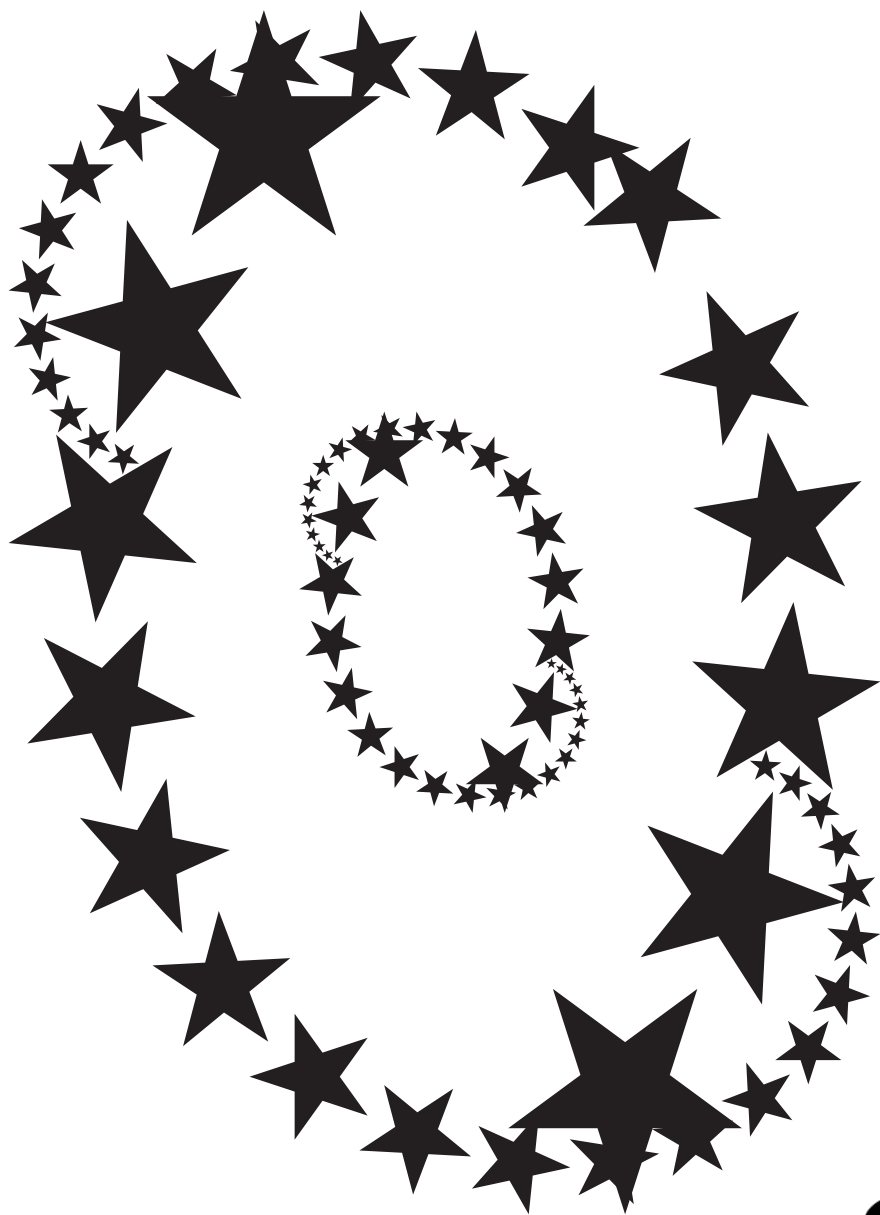
Courtoisie de l'Archivio Mirella Bentivoglio

Soggettivismo oggettivato [Subjectivisme objectivé] est une œuvre qui joue avec la forme et le sens des mots « groviglio » (enchevêtrement) et « io » (je). Le thème de l'identité est central dans la recherche de Mirella Bentivoglio. Le « je » évoque à la fois l'individu dans la masse, l'artiste, et plus particulièrement la femme artiste : une affirmation de la spécificité féminine, non pas en opposition à l'homme, mais contre un système patriarcal.

La forme des lettres porte elle aussi un sens. Le « o » est pour l'artiste le symbole du féminin, rappelant l'œuf, une forme accueillante ; le « i » porte un élément rationnel, avec le point comme tête, associé dans l'opinion commune de l'époque au masculin. Le « io » réunit les deux attributs dans une entité non genrée.

Le « groviglio » (enchevêtrement) peut être le chaos, une sorte de bouillon

primordial, mais aussi une masse indistincte. De là émerge l'« io » : il reste lié au fil, mais s'en distingue dans un processus d'individualisation. Cette attention portée à l'individuation évoque aussi l'activité curatoriale de l'artiste. À la Biennale de Venise de 1978, Bentivoglio organise *Materializzazione del linguaggio* [Matérialisation du langage], dont vous pouvez consulter le catalogue dans l'espace médiation, une exposition collective à laquelle participe aussi Maria Lai qui explore la complexité du rapport entre les femmes et le langage. Très attentive aux mouvements de l'art féminin et féministe, elle travaille activement à leur reconnaissance et à leur mise en réseau.



ALCÔVE

LES PROMESSES DE LIBERTÉ

Pauline Curnier Jardin
(la vidéo derrière la porte)

Louisa Marajo
(la carte postale en feu, la sculpture
et le poème sur le mur)

Salle
centrale

Jardin
d'hiver





Louisa Marajo

Mad Max sous les tropiques, 2025

Installation in situ

Dimensions variables

Courtoisie de l'artiste

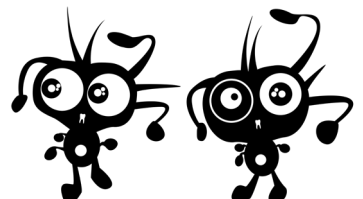
Pauline Curnier Jardin

ADORATION, 2022

8 min 51 s, vidéo, couleur, musique, stéréo

Avec les dessins de : Igli, Mariana, Lidija, Jenny, Sara, Sabrina, Susanna et
la participation de : Angela, Daniela, Blessing, Daiana, Esther, Faith, Jenny,
Valentina, Veronica.

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Ellen de Bruijne Projects



LES PROMESSES DE LIBERTÉ

« Mais les promesses de liberté que les vagues et le vent s'en allaient répétant, se brisaient le long des murs des édifices fleuris de roses et de pampres de lave coupante. Il n'y avait pas de liberté dans ces rues, ces ruelles, ces places ambiguës, débordantes de seuls hommes avec des canotiers et des cannes arrogantes, épiés par des ombres féminines cachées derrière les rideaux des fenêtres ou dans l'obscurité des pauvres rez-de-chaussée à la porte toujours entrouverte. »

Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, p. 201

Le souffle de la révolte embrase l'horizon de l'exposition, mêlant le feu aux vagues de l'océan. Depuis plusieurs années, de mauvaises algues pullulent sur les côtes martiniquaises, île d'origine de **Louisa Marajo**. Ce sont les sargasses, qui envahissent les plages de sable blanc des Antilles, au grand désarroi des touristes venus chercher leur coin de paradis tropical. La carte postale ternit. Ces algues, dont l'apparition est liée au réchauffement climatique, semblent revenir venger des décennies d'exploitation et de domination coloniale.

Les mauvaises herbes poussent aussi à l'ombre des murs qui enferment, jusqu'à fissurer leurs joints. Caché derrière une porte et suggérant une échappée hors de l'exposition, le film *ADORATION* (**Pauline Curnier Jardin**) montre une communauté de femmes libres et étincelantes dansant sur un rythme électronique. Cette vidéo a été réalisée par l'artiste avec les détenues de la *Casa di Reclusione Femminile della Giudecca*, une prison pour femmes située à Venise, dans l'ancien monastère des Convertite. Depuis sa création au XVI^e siècle, ce lieu a accueilli d'anciennes prostituées et d'autres femmes considérées comme dangereuses pour la moralité de la ville. À travers un travail d'écriture collective et d'autoportrait, le film célèbre la sororité comme rempart à l'isolement, et la joie comme force de transformation, capable d'ouvrir des espaces d'émancipation et de liberté là où on ne les attend pas.

Louisa Marajo

Née en 1987 en Martinique, vit et travaille entre la région parisienne et la Martinique

Mad Max sous les tropiques, 2025

Installation in situ

Dimensions variables

Courtoisie de l'artiste

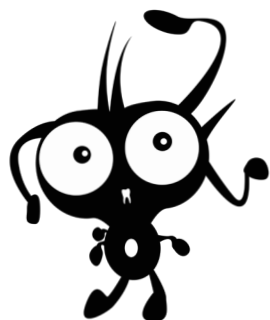
Mad Max sous les tropiques est une installation qui parle de transformation et de révolte.

Originaire de la Martinique, Louisa Marajo détourne l'image de paradis tropical de son île pour dénoncer les violences qui se cachent sous la blancheur de ses plages, convoitées par les touristes.

Accrochée au mur, une grande image au style de carte postale se délite en plusieurs morceaux. Il s'agit d'un collage numérique composé de photographies prises par l'artiste. On y voit la mer, des plages et des cocotiers, mêlés à des flammes et à des mots tracés dans le sable ou flottant sur la composition : « souffle », « feu » ...

Depuis quelques années, les côtes antillaises sont envahies par les sargasses, une algue qui se développe en raison du dérèglement climatique. Considérées par les autorités comme des mauvaises herbes à extirper, nuisibles à l'image paradisiaque vendue aux vacancier·ères, ces algues deviennent, dans le regard de l'artiste, autre chose. Et si nous les considérons plutôt comme les agent·es d'une révolte que la nature met en place pour freiner sa mise à profit ?

Comme dans un film de science-fiction, les sargasses révoltées avancent telles une manifestation, mettent le feu à la mer, jusqu'à s'approprier un casque de policier et le recouvrir de leurs motifs végétaux. Posé sur une palette au milieu du sable, celui-ci s'érige en monument d'une nature qui résiste et s'oppose aux exploitations postcoloniales.



Pauline Curnier Jardin

Née en 1980, vit et travaille à Marseille

ADORATION, 2022

8 min 51 s, vidéo, couleur, musique, stéréo

Avec les dessins de : Igli, Mariana, Lidija, Jenny, Sara, Sabrina, Susanna et la participation de : Angela, Daniela, Blessing, Daiana, Esther, Faith, Jenny, Valentina, Veronica.

Responsable de production et de coordination : Vanessa Saraceno

Assistante : Martina Silvi

Animation et design : Kryštof Kučera, Simona Koutná

Montage : Benni Atria

Montage son et mixage : Antonio Giannantonio

Musique : Real Miracolo

Voix : Sœurs Clarisses à Catane (6 h 35, le 5 février 2020), la chorale de Le Convertite (Susanna,

Vania, Pauline et Mariana, le 7 avril 2022)

Stylisme et documentation : DROME (direction créative : Marianna Rosati, photographe et directrice

artistique : Beatrice Vesprini, photographe : Tania Innocenti, supervision du design et soutien créatif :

Thomas McGovern)

Sous-titres : Chiara Siravo

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Ellen de Bruijne Projects

Après la pandémie, Pauline Curnier Jardin a réalisé un projet avec les détenues de la *Casa di Reclusione Femminile della Giudecca* à Venise, une prison pour femmes installée dans l'ancien monastère des *Convertite*, où sont détenues aujourd'hui environ 60 prisonnières.

Depuis sa fondation au XVI^e siècle, le monastère accueillait d'anciennes prostituées et d'autres femmes considérées comme dangereuses pour la moralité de Venise. Une salle du couvent leur servait de scène pour jouer des spectacles devant leur famille et les autorités, offrant un espace de transformation où, à la manière du carnaval, les règles monastiques étaient suspendues. Aujourd'hui dédiée aux visites, cette salle reste le lien entre l'intérieur et l'extérieur de la prison.

Sur demande des détenues, l'artiste a orchestré un projet collectif pour la transformer en un espace propice par ses formes et couleurs à la rencontre et à l'écoute. Suite à des ateliers d'écriture collective et de dessin autour de l'autoportrait et à une recherche sur l'histoire des

lieux, le groupe a réalisé une installation permanente ainsi que la vidéo *ADORATION*, célébration de la vie et de la sororité dans un lieu où créer et s'exprimer devient un acte de liberté.



SALLE DU BASSIN

CONTRE LE DESTIN

Salle
centrale

Alexiane Trapp
(la grande projection)

Marina Faust
(les assises sur roues)

Maïssane Alibrahimi
(l'architecture en sucre)

Hyewon Mia Lee
(le carnet dans la cheminée)

Alexiane Trapp

La Lega, 2024

Vidéo HD, 4'25"

Courtoisie de l'artiste

Marina Faust

Traveling Chair Arne-D, 2020

Chaise vintage, roues en caoutchouc, métal

90 x 70 x 80 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Xippas

Traveling Chair Arne-E, 2020

Chaise vintage, roues en caoutchouc, métal

90 x 70 x 80 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Xippas

Rolling Stools, 2023

Sculpture, mobile, tabouret vintage, métal, roues en caoutchouc, fourrure de mouton islandais

65 x 65 cm

Courtoisie de l'artiste et du Frac-Artothèque Nouvelle Aquitaine

Hyewon Mia Lee

La Vache dans la forêt, 2020

Edition en exemplaire unique, 6 pages, collage, tampon, huile sur papier et rhodoïd

12,1 x 21,2 cm

Courtoisie de l'artiste

Maïssane Alibrahimi

Break the Sweet Sugar, 2025

Sucre, bois, décorations

120 x 60 cm

Courtoisie de l'artiste

Agnès Geoffray

Née en 1973 à Saint-Chamond, vit et travaille à Paris

Jeanne, 2025

Tirage photographique

65 x 43 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Maubert



CONTRE LE DESTIN

« En un éclair, je compris ce qu'était ce qu'on appelle le destin : une volonté inconsciente de poursuivre ce que pendant des années on nous a insinué, imposé, répété être le seul juste chemin à suivre. »

Goliarda Sapienza, *L'Art de la joie*, p.193

La dernière salle, celle d'où l'on voit au-delà des grilles du Centre culturel, résonne des voix de celles qui refusent d'être enfermées, physiquement et symboliquement. Ce sont d'abord celles de travailleuses réunies par Alexiane Trapp dans une vidéo chorale. Une à une, leurs voix se rejoignent pour clamer leur liberté. Ce chant, *La Lega*, fut celui des mondines, les ouvrières agricoles de la plaine du Pô (Italie du nord) qui, au XIX^e siècle, rejoignirent les ligues socialistes.

Devant cette sororité contestataire, des sièges mobiles invitent les spectateur·rices à déambuler dans l'exposition. En délivrant ces assises de leur fixité habituelle, Marina Faust permet à chacun·e de parcourir joyeusement et librement l'exposition, à l'encontre de toute règle.

Dans la cheminée se cache un petit livre-peinture. Réalisé par Hyewon Mia Lee, il prend la forme d'une habitation visitée par un étrange personnage à tête de maison, symbole des anciens logements de l'artiste. Comme un spectre qui la hante, cette apparition drôlement amère souligne la difficulté de trouver sa place, loin de chez soi.

À l'angle de la salle, une architecture en sucre s'élève. Cette forteresse fragile, construite par Maïssane Alibrahimi, repose sur une des traditions du mariage au Maroc : le sucre constitue la dot que les belles familles offrent aux jeunes mariées. Cette structure peut évoquer le sentiment d'enfermement de certaines d'entre elles. Pour la fin de l'exposition, le 25 avril 2026, l'artiste la fera fondre pour dissoudre ses symboles.

Enfin, un visage couvert de boue nous défie du regard. Ce portrait réalisé par Agnès Geoffray est extrait d'une série de photographies de jeunes femmes qui se rebellent contre leur enfermement. Ces images ont été réalisées à partir des archives d'institutions correctionnelles pour jeunes filles, les "écoles de préservation" ouvertes en France entre la fin du XIX^e et le milieu du XX^e siècle. Ces yeux qui nous fixent avec intensité semblent nous défier : serons-nous capables, nous aussi, de faire le mur pour nous échapper vers l'horizon ?

Alexiane Trapp

Née en 1997, vit et travaille à Paris

La Lega, 2024

Vidéo HD, 4'25"

Courtoisie de l'artiste

Dans les salles d'exposition retentit un chant, entonné par sept femmes italiennes. Avec son travail d'écriture, de performance ou de vidéo, Alexiane Trapp explore l'oralité comme outil de transmission pour maintenir vivantes différentes mémoires.

Ici, le chœur fait résonner *La Lega*, une chanson de lutte créée à la fin du XIX^e siècle par les mondines, les ouvrières agricoles repiqueuses de riz dans la plaine du Pô, au Nord de l'Italie. Cette chanson reprise en chœur permettait l'affirmation de la place des femmes dans les ligues socialistes émergentes à l'époque et dans le combat contre toute oppression.

En 2024, Alexiane Trapp propose à des ouvrières du XXI^e siècle de reprendre *La Lega*, faisant ainsi perdurer la mémoire et les contestations des femmes de cette région.

Marina Faust

Née en 1950, vit et travaille à Vienne (Autriche)

Traveling Chair Arne-D, 2020

Chaise vintage, roues en caoutchouc, métal

90 x 70 x 80 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Xippas

Traveling Chair Arne-E, 2020

Chaise vintage, roues en caoutchouc, métal

90 x 70 x 80 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Xippas

Rolling Stools, 2023

Sculpture, mobile, tabouret vintage, métal, roues en caoutchouc, fourrure de mouton islandais

65 x 65 cm

Courtoisie de l'artiste et du Frac-Artothèque Nouvelle Aquitaine

Vous êtes invité·es à vous asseoir et à parcourir l'exposition sur un tabouret à l'assise étrange et poilue ou sur une chaise en bois design, que l'artiste a légèrement rehaussés en y ajoutant des roues. Ces sculptures roulantes, détournées de leur fonction première, permettent de circuler de façon enjouée dans l'espace.

Appelant à une liberté de mouvement, elles offrent une autre perspective pour aller au-delà des positions auxquelles nous sommes habitué·es lors d'une visite d'exposition. Un lien de confiance se crée immédiatement entre vous et celui ou celle qui vous pousse ou que vous poussez. Par un simple geste, l'objet domestique se transforme et nous augmente. Photographe de formation, la pratique de Marina Faust s'oriente vers le mouvement, expérimentant le cinéma et la sculpture dans l'espace, plaçant le corps au cœur de toutes ces pratiques.

Hyewon Mia Lee

Née en 1996 à Gwangju (Corée du Sud), vit et travaille à Paris

La Vache dans la forêt, 2020

Edition en exemplaire unique, 6 pages, collage, tampon, huile sur papier et rhodoïd
12,1 x 21,2 cm
Courtoisie de l'artiste

Posé dans l'ancien chauffe-plat de la cheminée, un petit livre relié à la main apparaît comme la relique d'une domesticité révolue. Cette œuvre s'inscrit dans une recherche de l'artiste autour de la maison comme symbole du « chez-soi ». Originaire de Corée du Sud, Hyewon Mia Lee a déménagé de nombreuses fois.

Sur l'une des pages de ce carnet intime, elle imagine une scène à la fois drôle et amère où, lors d'une énième pendaison de crémaillère, ses anciennes maisons se présenteraient à la porte, créant un malaise parmi tous·tes les invité·es, comme la rencontre d'un·e ex lors d'un dîner avec un·e nouvel·le amoureux·se.

Maïssane Alibrahimi

Née en 1999 à Châteney-Malabry, vit et travaille entre Paris et Rabat (Maroc)

Break the Sweet Sugar, 2025

Sucre, bois, décorations

120 x 60 cm

Courtoisie de l'artiste

Maïssane Alibrahimi est une artiste franco-marocaine qui explore les notions de féminité, de pouvoir et de réappropriation. La fabrication de la sculpture *Break the Sweet Sugar* s'apparente à un travail domestique et naît d'une réflexion autour du sucre, à la fois ingrédient populaire, symbolique et politique. Denrée coloniale produite et exportée par le Maroc dès le VII^e siècle, le sucre est aujourd'hui omniprésent dans le quotidien et les cérémonies, notamment le mariage où il est offert comme dot à la mariée. La sculpture renvoie à sa figure, d'abord magnifiée dans l'espace public, puis enfermée dans la sphère privée. La forme rappelle aussi un gâteau de mariage, ou une architecture qui protège autant qu'elle enferme. Sa surface est ornée de motifs au henné. Habituellement appliquée sur le corps, cette pâte imprime une mémoire, mais

elle se propage aussi à la surface du sucre, tâchant et entraînant la sculpture vers un possible effondrement. Cette instabilité est suggérée aussi par la présence de seringues plantées dans les parois en sucre, que l'artiste, lors de performances, remplit de lait, autre matériau rituel associé à la fertilité et à l'abondance.

Lors du finissage de l'exposition le 25 avril, la performance sera collective : chacun·e pourra intervenir, faire fondre, transformer, dans un geste de libération et de lâcher-prise.

Agnès Geoffray

Née en 1973 à Saint-Chamond, vit et travaille à Paris

Jeanne, 2025

Tirage photographique

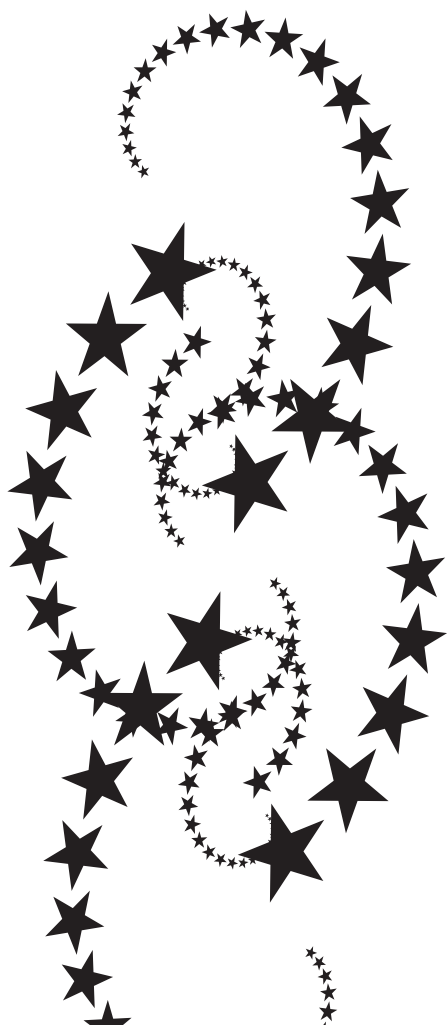
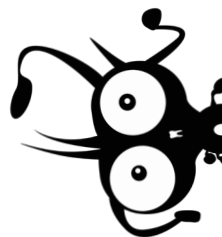
65 x 43 cm

Courtoisie de l'artiste et de la galerie Maubert

Agnès Geoffray sonde, élabore et réactive des images par le biais de mises en scène et de reconstructions fictionnelles. La dimension poétique et politique de ses œuvres invite à reconsidérer notre mémoire individuelle et collective.

Désignées comme « déviantes », « vicieuses », « inéducables » ou « perdues », des milliers de jeunes filles ont été placées sur décision de justice dans des écoles dites « de préservation ». Ces institutions publiques carcérales pour mineures ont été fondées à la fin du XIXe siècle et leurs portes n'ont été fermées qu'en 1951.

À partir des archives de ces lieux d'enfermement, Agnès Geoffray crée des images animées d'une force émancipatrice. Face aux stratégies de surveillance et de redressement des corps, leurs protagonistes rejouent des gestes de révolte, de dissidence et de solidarité. Il s'agit de redonner voix et corps aux « mauvaises filles », les réhabilitant comme sujets politiques de leur histoire.



LES RENDEZ-VOUS ET ATELIERS

Gratuit sauf Cinéxpo (tarif unique à 4 €)

Ateliers sur réservation : mediationculturelle@leslilas.fr

Les mercredis à 16h (gratuit, sans réservation)

Accueil dans les salles d'exposition avec les commissaires du Centre culturel.

Ven. 13 février à 19h30 - Cinéxpo (4 €, tarif unique) - Cinéma du

Garde-Chasse – 2 avenue Waldeck Rousseau 93260 Les Lilas

Apolonia, Apolonia : La réalisatrice danoise Lea Glob a capturé, pendant treize ans, l'épopée intime et créatrice de la peintre Apolonia Sokol. Un récit d'apprentissage foisonnant, nourri de fascination et de sororité.

En présence de l'artiste Apolonia Sokol et de la commissaire Marianne Derrien.

Mer. 26 fév. et Sam. 7 mars 14h30 - Atelier-goûter (à partir de 5 ans)

Un temps de découverte et de pratique artistique autour des œuvres, pour petit-es et grand-es. Détails sur le site du centre culturel.

Sam. 7 mars 16h - visite avec Marianne Derrien, commissaire de l'exposition

Sam. 21 mars 10h

Visite petite enfance (0-3 ans)

Formes, couleurs, sons, matériaux. Par les yeux, les oreilles et le toucher, une découverte des œuvres de l'exposition adaptée aux plus petit-es et leurs familles.

Lun. 30 mars à 19h

Poésie dans l'expo (tout public)

Au beau milieu des œuvres de l'exposition *Feux de joie*, l'association Poécité déclame et joue une sélection de textes de poètes femmes autour de la joie et de la résistance.

Vendredi 3 avril à 19h - Bibliothèque André-Malraux

Un octogone au centre du monde (dans le cadre du festival Hors-Limites)

Lecture-performance avec Émilie Pétrakis autour de l'univers MMA et de l'émancipation par le sport.

Sam. 18 avril de 10h à 16h - Marathon de lecture (tous publics)

Tout au long de la journée, les lecteur·rices se succèdent dans les salles d'exposition pour lire L'art de la joie, à voix haute : une lecture collective à ne pas rater !

Sam. 25 avril de 14h30 à 18h - Finissage de l'exposition

14h30-16h : atelier-goûter tous publics.

16h : dernière visite de l'exposition avec les commissaires.

17h : performance de l'artiste Maïssane Alibrahimi qui, à partir de la fragilité de ses châteaux en sucre, interroge l'architecture patriarcale dissimulée sous les appareils de la tradition.



- ★ Direction de l'action culturelle de la Ville des Lilas : Hélène Zupan
- ★ Commissariat, médiation : Marianne Derrien (curatrice invitée), Luca Avanzini, Thomas Maestro
- ★ Direction technique : Claude Raimundo
- ★ Administration : Camille Clerchon, Daniel Dely, Marie Fievet
- ★ Régie Ateliers : Yannick Hermann et Boualem Kabi
- ★ Ateliers de la Ville des Lilas : Stéphane Boulard, Pascal Hemmer, Eric Kargés, Olivier Martin
- ★ Accueil et surveillance : Mickael Ichkhanian, Farid Abaad, Abderrahmane Arab, Sophie Durieux, Ahmed Hmidi, Mamehdi Kanouté, Awa Mballo, Patricia Seignot
- ★ Entretien : Karine Heuser
- ★ Identité graphique : Traduttore, traditore
- ★ Service communication : Christophe Lalo, Marion Peyre
- ★ Impressions et service communication : Thierry Bollé
- ★ Avec la collaboration technique de Jean-Sébastien Tacher et Camille Berthelin

Marianne Derrien et le Centre culturel remercient chaleureusement

- ♥ Les artistes invitées
- ♥ Institut Culturel Italien de Paris
- ♥ Frac-Arthothèque Nouvelle-Aquitaine
- ♥ Frac Normandie
- ♥ Archivio Mirella Bentivoglio
- ♥ Ilaria Bentivoglio
- ♥ Archivio Maria Lai
- ♥ Maria Sofia Pisu
- ♥ Galerie Christophe Gaillard
- ♥ Galerie Mitterrand
- ♥ Galerie Maubert
- ♥ Galerie THE PILL®
- ♥ Galerie Xippas
- ♥ Niki Charitable Art Foundation
- ♥ Bloum Cardenas
- ♥ Marcelo Zitelli
- ♥ François Taillade (Le Cyclop)
- ♥ Ellen de BruijneProjects
- ♥ Bétonsalon
- ♥ Bibliothèque André-Malraux
- ♥ Association Poécité
- ♥ Et toutes les personnes qui ont contribué à réaliser ce projet



EXPOSITION DU 29 JANVIER AU 25 AVRIL 2026

